

MEURS



Théâtre dansé

Texte : Sandra Cadiou

Illustrations : Christel Bosio

juillet 2012

La femme :

Elle a une allure convenable, féminine, sans être pour autant trop «bourgeoise ».Elle est entre deux âges. Elle a été jolie. Elle pourrait ressembler à Stéphane Audran ou Catherine Deneuve.

Les danseurs

Ils se meuvent de manière chorégraphiée, sauf indications. Leurs mouvements sont à inventer en suivant la proposition faite.

Ils portent une tenue neutre : une couleur plutôt marron, couleur de peau, identique pour tous : les hommes comme les femmes. Ce n'est pas une tenue de ville, plutôt une tenue de sport qui les met en dehors du monde quotidien. On doit pouvoir oublier leur tenue, ne pas la voir.

Ils ne portent pas de chaussures (sauf indication) et leurs cheveux sont attachés si possible.

Il s'agit de ne pas trop les distinguer. Car ils sont comme interchangeables, sans individualité propre. D'ailleurs cela ne doit jamais être le même danseur qui joue un rôle (au-delà de la danse pure).

Une femme seule est assise à une table, au milieu de la scène. Pour l'heure, elle porte des lunettes, inspecte des papiers. Elle ôte de temps en temps ses lunettes ou bien les baisse sur le nez et regarde au-dessus. Parfois elle les ôte, se frotte les yeux. Parfois aussi elle les pose sur la table, surtout quand elle quitte ses papiers et regarde droit devant elle.

La femme : - La maison : 170. *Elle marmonne en suivant du doigt les papiers.* La voiture. Non. La voiture on ne la compte pas. Pas là. *Elle note sur une autre feuille. Elle recommence ses calculs. Tout-à-coup elle s'étonne, cherche une feuille, la trouve, inspecte les lignes. Elle s'arrête, les yeux fixes. Son regard est éberlué, puis mécontent.* Le salaud, 170 ! 170 ? Ce n'est pas beaucoup. La maison est très bien située quand même. *Un temps. Elle lève les yeux et regarde droit devant.* Et puis il y a le jardin : l'hortensia, les roses, le mimosa. Le mimosa !

Elle replonge dans ses feuilles, inspecte les lignes pendant un long moment, ajuste ses lunettes de temps en temps. Sa main replace sa bretelle de soutien-gorge sous son chemisier. Parfois elle soupire d'aise ou de mécontentement. Sur un ton légèrement enjoué, comme une petite fille heureuse d'avoir réussi son exercice.

La femme : - Avec l'appartement, ça fait 270 000. *Elle lève la tête.* Ah, la garce ! Non ce n'est pas possible. Je ne peux pas imaginer que ma pauvre cousine, Cécile, *plus haut* Cécile ! Ah ! Non ! *Sur un ton bas et déterminé.* Non, Cécile ne récupérera jamais tout ça. Cette crétine, qui ne connaît rien à rien, qui ne s'intéresse à rien. Elle n'a jamais lu une... Ah pourquoi mes parents n'ont eu qu'un enfant. Que n'ai-je eu un frère, une sœur même ! Ils n'auraient pas pu être aussi bêtes que Cécile. *Un temps.* Cécile ! Quelle crétine ! *Elle replonge le regard dans ses papiers, les inspecte. Elle chantonne doucement* Cécile petite crétine, Cécile petite crétine, Cécile petite crétine, Cécile petite crétine et Célestin petit ... Ah non elle ne peut pas se payer son abonnement à TPS et ses soirées dansantes avec mes droits d'auteur. *Sur un débit très rapide.* Non, non, pas mes débats intérieurs, mes remous amoureux, ma distanciation avec le monde pour payer ça ! Les déhanchements pathétiques de Cécile et ... Célestin sur « Les Sirènes d'Alexandrie ». *Très haut comme un cri plaintif* Ah ! *Plus ferme et bas* Non ! De toutes façons, des droits d'auteur, y a pas grand-chose.

Elle se lève, se place bien au milieu de la scène, se rapproche des spectateurs. Son regard va de bas en haut, de droite à gauche.

La femme : - Je ne sais pas si je vais le faire. Je ne sais pas si ça vaut le coup. Maintenant ou plus tard, ça revient toujours au même. On a toujours le souffle coupé. Et puis voilà.

Silence. Des danseurs arrivent de gauche et de droite et traversent la scène de manière asphyxiée. Il n'y a pas de musique. Le dernier s'arrête derrière la femme et fait le geste de lui couper la gorge de la main, tout en regardant les spectateurs. La femme ferme les yeux. Elle reste seule sur scène. Elle rouvre les yeux, se frotte le cou.

La femme : - Finalement, je ne sais pas encore. Je crois que je vais réfléchir.

La lumière s'éteint brièvement.



La femme est assise sur une chaise au milieu de la scène devant le bureau. Elle arbore un air content.

La femme : - Je n'ai jamais eu d'enfants. Mais j'ai écrit huit livres. Non pas que je n'aime pas les enfants, j'aime bien ceux de Cécile...non, vraiment. C'est que je n'ai pas eu le temps... ni les occasions peut-être. *Elle réfléchit.* J'en ai eu quelques unes. *Elle sourit.* Mais ... c'est... que déjà, ma mère et mon père n'ont pas eu beaucoup d'enfants. Je veux dire moi. Que moi. Mes parents n'ont eu qu'un enfant, moi. Je ne leur ai peut-être pas fait très envie... d'en avoir d'autres. Ou peut-être n'étais-je pas un enfant. Et je n'offrais pas les ignorances, les inconsciences ou les maladresses heureuses des enfants qui réjouissent les adultes dans leur rôle de parent, de parent sachant ... Et protecteurs. Et qu'il était difficile de me protéger.

Les danseurs reviennent du fond par la gauche et la droite, dansent à nouveau de manière asphyxiée et manquent de tomber.

La femme : - Parfois les protections n'existent pas. Ce n'est pas facile d'être démuni et ça décourage d'être parent.

Elle prend un ton singulier et menaçant

La femme : - Ça doit assécher.

Elle tourne la tête derrière elle. Les danseurs ont disparu. Elle regarde à nouveau devant elle. Elle prend un ton professoral qui martèle les syllabes haut et fort, comme pour une dictée. Elle réajuste sa jupe en même temps.

La femme : - Le fait est que mes parents n'ont pas eu d'autres enfants. La sœur de ma mère a accouché de ma cousine Cécile. Et puis il y a eu les deux garçons, morts l'année dernière. *Très vite et assez bas*: Mon père est fils unique. *Haut.* On ne sait pas ce qui se passe. Mais ça ne vient plus. Ils appellent ça « le Mystère de la vie » *sur un ton noble et ironique.*

Des danseurs sont arrivés sur le côté de la scène. Ils parlent, voire chantonnet ensemble d'un ton policé, mais pas tous ensemble.

Les danseurs : - Non ma fille, ne plaisantez pas. Non ma fille, ne blasphémez pas.

La femme : *Par-dessus leurs voix* - Je n'ai pas commencé, Nom de Dieu !

Les danseurs : - Le mystère de la vie, le mystère de la vie. Les voies de Dieu sont impénétrables. Dieu donne, Dieu reprend. Dieu te propose un jeu méchant. Dieu donne, Dieu reprend. Dieu te propose un jeu consternant.

La femme : - Alors ils n'ont eu que moi. Et moi je n'ai rien eu. Ça inquiète pas mal ma mère. Que je n'ai pas d'enfant. *D'un ton singeant une autre voix.* Il manque quelque chose. Il manque quelque chose à une femme. *De sa propre voix.* C'est sûr, il manque le temps, les sommeils pleins, la liberté de rentrer et sortir, quand bon me semble. Un ami m'a dit un jour « Elle, *en montrant du doigt derrière,* en prend pour vingt ans ». Moi j'avais très peur d'accoucher, d'avoir mal. Ça terrorise toutes les petites filles de se dire qu'elles doivent accoucher pour avoir des bébés. Et bien qu'elles puissent se jurer de ne jamais tomber, *un ton plus haut,* tomber enceintes, elles pressentent avec raison qu'elles tomberont. L'humanité se maintient ainsi, malgré les déchirements du ventre de la moitié d'entre elle. Alors qui pourrait prétendre être plus malin ? *Un temps. D'une voix plus basse.* Ou être en dehors de l'humanité. *Un temps.* Il y a aussi beaucoup de monde en dehors de l'humanité. Ce qui a été déterminant pour moi, c'est le temps. Vingt ans. Vingt ans d'analyse, ça prend beaucoup de temps. Aujourd'hui, je crois que je suis prête, enfin disons que je pourrais tomber. Mais je n'ai plus l'âge. Et quand j'entends les cris des petits-enfants de Cécile, les enfants de sa propre fille - notez que Cécile est déjà grand-mère -, je fatigue, je manque de silence. Autrefois je jouais avec la fille de Cécile. On construisait des cabanes, dans la chambre, avec les draps tendus entre le pied du lit et les meubles.

Les danseurs arrivent avec un drap, le tendent pour improviser une tente. La femme est sous la tente avec une danseuse. Elle allume une lumière à l'intérieur qui permet de voir en transparence leurs ombres. En même temps, la lumière générale s'est progressivement éteinte. On entend toujours la voix de la femme.

La femme : *Doucement* - Claire ?

La danseuse : - Oui.

La femme : - Claire, tu me vois ?

La danseuse : -Oui, je te vois.

Elles rient. Par moments elles se disent des choses à l'oreille, par moments elles chuchotent, par moments, elles se parlent :

La femme : - Prête-moi la couronne.

La danseuse : - Regarde la traîne !

La femme pose la traîne sur la tête de la danseuse. Elles se fardent. Pendant ce temps, les danseurs tournent autour de la tente de manière inquiétante, comme des Indiens exécutant une danse magique, peut-être guerrière, ou bien se réjouissant du bon repas qui cuit sur le feu. Les ombres de leurs gestes se projettent sur le fond de la scène et sur les côtés, de manière démesurée et inquiétante. Au fur et à mesure, les ombres des gestes sont de plus en plus marquées. Le souffle des danseurs est de plus en plus bruyant. Pendant ce temps, la femme et la danseuse continuent à jouer sous la tente. La femme brandit une épée, la danseuse fait de même et elles entament un combat. La femme frappe la danseuse au cœur.

La danseuse : - Ah, je vais mourir !

La femme : - Claire, Claire !

La danseuse : - Je vais mourir !

La femme : - Qu'est-ce que ça te fait ?

La danseuse : - Tu m'as touchée, en plein cœur...Je vais mourir et j'ai peur.

La femme : - Claire ! *Dans un cri déchirant.* Claire que vois-tu ? *La danseuse ne répond plus.* Pardonne-moi, Claire.

A la fin, une lumière, de type stroboscope, s'ajoute et frappe les spectateurs eux-mêmes, de manière désagréable. Soudain, les danseurs s'arrêtent de tourner, enlèvent le drap de la cabane en le soulevant un peu en l'air et quittent la scène en courant. La femme se retrouve debout seule, comme au début de la pièce. Son visage est maquillé grossièrement : les joues rougies, les lèvres bien roses. Elle tient sa couronne à la main.

La femme : - Où sont mes draps, où sont mes draps ? Je suis sans draps !



Un danseur arrive sur scène, lui donne du coton et du lait démaquillant, elle se démaquille en même temps qu'elle parle.

La femme :- Ma mère est morte sans fille. Je veux dire sans petite fille. Je voyais qu'elle regardait Claire et jalousait un peu sa sœur. C'est vrai, pourquoi ça bifurque tout d'un coup ? On ne s'en rend pas compte au début. On ne voit rien, mais on couve quelque chose pourtant. Dès le début. C'est sûr. Ma tante et ma mère ont mangé le même potage, la même viande, les mêmes desserts. Elles ont joué ensemble. Elles se sont mariées gentiment toutes les deux. Il y avait à peu près les mêmes invités à leurs mariages respectifs. Et puis, elles ont eu leur premier enfant, une fille toutes les deux. Et puis elle en a eu un autre. Et puis un autre. Ma mère : rien. Plus tard sa sœur est devenue grand-mère. On ne s'en rend pas compte au début. On ne voit rien, mais on couve quelque chose pourtant. Dès le début. C'est sûr. Un jour ça enfle, ça grossit et ça éclate à la figure du monde. *Un temps, pensive.* De toute façon, même si j'avais eu une sœur, je n'aurais pas pu manger la même viande. Je n'aime pas ça. Ça me dégoûte de manger des corps... Ah les pompes funèbres, j'ai oublié de contacter les frères Tombini. *Elle se lève, farfouille nerveusement dans ses papiers, trouve un dossier et note. A haute voix.* Contrat obsèques 2 000. *Elle relève le buste, met le crayon à la bouche, puis se baisse à nouveau et note :* 3 000, Luxe. Ça de moins pour Cécile.

Les danseurs arrivent, malmènent la femme, en lui tirant les cheveux, puis les vêtements, les bras, les jambes. Quatre d'entre eux la tiennent, deux aux bras et deux aux jambes, et la soulèvent. La femme est effrayée. Un cinquième danseur, très grand et très fort se place devant elle, le dos aux spectateurs et braque un pistolet sur elle.

La femme : - Non pas tout de suite !

Tous les danseurs s'arrêtent et soufflent un Oh, à la fois agacé, à la fois de regret. La femme est reposée sur le sol. Les danseurs quittent la scène lentement en tournant le dos, les bras ballants. La femme est face à nous et les regarde partir derrière de temps en temps.

La femme regagne son bureau, sort des feuilles, se met à écrire et puis à dessiner. Les danseurs reviennent avec le grand drap et une lumière éclaire de l'intérieur, pendant que la scène s'assombrit légèrement. La femme fait des dessins noirs et morbides qu'elle glisse sous la tente. Un danseur en prend un et commente. Puis un deuxième danseur prend un deuxième dessin et fait de même. Puis un troisième danseur, etc.

Les danseurs : - le caractère monochrome des dessins témoignent d'une tendance obsessionnelle ou d'une obsession, c'est selon, oui selon que l'on considère ou non l'état entériné de la passion à l'intérieur du patient.

- J'ajouterai que le jais du crayon sombre, si sombre, montre que le patient, euh, l'enfant se morfond dans une dépression.

- la vigueur, mes frères, mes confrères la vigueur est essentielle, cette colère, comme un jet, l'excède, l'exaspère.

Les danseurs continuent encore un temps à cueillir les dessins qui glissent sous le drap, tout en répétant ses répliques. Et les commentaires fusent jusqu'au paroxysme dans un vacarme assourdissant. Ensuite ils baissent le ton, chuchotent. La voix se réduit au silence, mais les lèvres miment les paroles. Enfin le silence est complet. Et les danseurs s'immobilisent. Une danseuse entre dans la cabane. Elle lui prend la main et elles s'assoient toutes les deux par terre. Elles s'embrassent. Elles se chuchotent des confidences à l'oreille. Elles rient. La danseuse caresse un chien imaginaire.

La femme : -Tu me laisses caresser ton chien ?

La danseuse : - Oui bien sûr !

La femme : -Mon chien est mort.

La danseuse : -Ah oui ?

La femme : - Il était très vieux, tu sais. Il avait l'âge !

La danseuse : *D'un air rassuré* - Ah bon !

La femme : - Et puis il était malade.

La danseuse : - Il a eu mal ?

La femme : - Il avait très mal à la fin. On ne pouvait plus le caresser. Les caresses lui faisaient mal. Et il restait seul dans un coin de la maison, il préférait.

La danseuse : - Arrête de dire tout ça. Ça me fait peur.

La femme : - Et lui, il a eu peur ? Moi, je me demande. Mais je ne sais pas. C'est papa qui l'a emmené chez le vétérinaire. Tu penses qu'il a eu peur ?

La danseuse - : Je crois que oui. J'ai eu très peur, moi. J'ai eu mal aussi.

La femme aide la danseuse à se lever et à sortir de la tente. La danseuse trébuche, tombe, mais la femme l'aide, l'épaulé, puis elle l'embrasse, la console. Les danseurs se remettent à mimer les paroles, puis ils les chuchotent. Ils enlèvent la tente en la soulevant légèrement vers le ciel. Ils quittent la scène, emportant la danseuse avec eux. La femme tombe par terre. Puis elle reste assise.

La femme : - Ça a duré vingt ans, oui vingt ans d'analyse. J'y étais bien. *Sourire satisfait*. On se voyait, on parlait. Je parlais. Des fois je ne parlais pas. Ça tournait dans ma tête. Je restais silencieuse et je sentais sa présence derrière ma tête. J'avais ma tête à ses pieds quasiment. Le contraire aurait pu être malodorant et puis les jupes... J'aurais même vu son visage en relevant un peu la tête. Alors non, il fallait que je sois à ses pieds. *Un temps*. La parole était extorquée. Et c'était douloureux parfois. Pourtant je suis d'une nature bavarde et extravertie. Mais quand même. On sait bien que cette parole-là n'est pas celle qui sort comme ça. Pourtant des fois, elle sort comme ça. *Un temps*. Ça a duré vingt ans. Vingt ans d'analyse. J'y étais bien. Cette parole chaude qui sort comme un flot infini. *Silence*. *Elle regarde ailleurs, mais le spectateur voit bien son visage*. Les vingt ans ont passé. Je ne peux pas dire que j'ai eu une mélancolie, un regret que ça s'arrête. *Silence*. Ça a repris, autrement. Mais à la même source. De toute façon il n'y en a pas d'autres. C'est sûr. Et je crois que j'ai écrit pour continuer cette parole. Par curiosité. Pour voir plus loin. Au-delà de l'analyse. Quand on en a fini avec soi. Il y a encore quelque chose...ou rien ? Est-ce l'ennui qui m'attend ? Suis-je vidée, essorée ? Ou bien est-ce que ça peut produire encore quelque chose d'intéressant ? Peut-être de moins personnel. Ça me plairait bien. Je m'écœure assez facilement depuis l'analyse. *Tout en se relevant*. Mais il ne faut pas croire, je veux dire, pas trop me croire. L'écrivain est une créature vaniteuse. Les livres achetés, les spectateurs, les interviews, l'inscription dans les manuels scolaires, les statues. On nous écoute plus sérieusement qu'un président. Parfois religieusement même. Ça n'est pas quelque chose qu'on a envie de refuser. Enfin on m'écoute ! *Elle parle trop fort*. Enfin on s'arrête à ma juste valeur. *Elle crie, tout en levant les bras*. Ah !!! Que ça fait du bien, les premières fois. *Plus calme*. Après, on s'habitue. *Elle se dirige vers sa chaise, s'arrête en chemin et lance à l'adresse des spectateurs*. Je crois que j'écris mieux depuis la fin de l'analyse. Je me suis oubliée. Je n'ai pas écrit d'autofiction. *Fin sourire*. Je l'ai échappé belle. *Elle va s'asseoir sur le bord de son bureau, face aux spectateurs*. *Sur un ton professoral*. La vanité, c'est l'absence de valeur -de quelque chose ou de quelqu'un- et la glorification qu'on en tire, qui devient usurpée, puisqu'elle est sans valeur. Bon, bon, bon. *Elle examine l'ourlet de sa jupe*. Comment on évalue ? *Un temps*. Manger, boire, respirer, -très important de respirer-, ça a de la valeur. Enfin une petite valeur. Parce qu'au bout du compte, ça ne sert pas à grand-chose. Je veux dire que ce n'est pas définitif. A un moment ça ne sert plus à rien, même si on continue à manger, à boire ou respirer. La mort gagne la partie. Ça a une valeur, mais une petite valeur. *Un temps*. Alors la poésie !!!! *Comme une récitation intérieure*. Bon on meurt pour la poésie. L'homme a besoin de poésie. La poésie nous survit. *Un temps*. Comme les enfants, enfin normalement. *Elle grimace*. Alors on est comme des cons ! *Elle s'énerve, elle est prise de rage, subitement*. On est fichu, on ne peut plus rien faire. C'est dégueulasse de nous mettre dans une telle situation. C'est dégueulasse ! C'est dégueulasse.

Elle pleure et elle quitte la scène. Les danseurs arrivent nombreux et dansent d'angoisse et de rage. Ils quittent ensuite la scène qui reste éclairée.





Une danseuse entre en scène, d'un pas rapide et assuré. Elle porte des chaussures à talons qui la rendent plus grande que la femme. On doit remarquer ses chaussures, parce qu'elles sont de couleur voyante et aussi parce qu'elles sont bruyantes. Les autres danseurs n'en portent pas. La femme la suit derrière avec peine.

La danseuse : -C'est fou comme Claire ressemble à son père. Quand je vois des photographies de Claire, je vois son père.

La femme : -Oui c'est vrai, Claire ressemblait beaucoup à son père.

La danseuse : -Que dis-tu ! *Avec insistance*, Claire ressemble énormément à son père, tandis que leur fils ressemble à leur mère. Toutes les filles ressemblent à leur père, *en riant de façon aiguë et un peu forcée*, n'est-ce pas ?

La femme : - Oui, Claire ressemblait à son père.

La danseuse : *Avec colère* - Claire ressemble. *Elle se tourne et la toise*. Ce n'est pas un problème de conjugaison.

La danseuse reprend le sens de sa marche et quitte la scène en laissant la danseuse les bras ballants au milieu de la scène. La lumière s'éteint.



La scène s'éclaire avec la femme toujours au même endroit, toujours dans la même position. Deux chaises sont derrière elle: une grande chaise et une petite chaise d'enfant. Ces deux chaises nous font face. Elle se retourne lentement vers les spectateurs, les regarde, puis se retourne vers les deux chaises qu'elle regarde longuement et elle s'assoit sur la petite chaise, la tête entre les mains et les coudes appuyés sur les genoux.

La femme : - Maman... *Avec insistance et agacement* Maman... Maman, je veux voir Marlow !

Une danseuse arrive. Elle s'assoit sur la grande chaise

La danseuse : - Marlow est mort

La femme : - Mais il est où ?

La danseuse : - On ne peut plus le voir.

La femme : Ah, je sais ! Il est dans le ciel.

La danseuse Non ! Enfin on ne sait pas. Papa l'a emmené chez le vétérinaire qui lui a fait une piqûre. Pour le faire mourir. Il ne souffre plus. Maintenant ce n'est plus douloureux pour lui.

La femme : Alors, il est chez le vétérinaire.

La danseuse Non, il est mort et, comme tous les morts, leurs corps disparaissent. On les brûle ou on les met au cimetière.

La femme : Ah oui ! Le cimetière...

La danseuse : *Presque pour elle-même* - Les êtres meurent. Les plantes, les animaux, les gens. Tout le monde meurt. Quand on est vieux, on meurt. Et Marlow avait vécu une longue vie.

La femme : Alors Papi et Mamie aussi vont mourir ?

La danseuse : - Bah ...oui, aussi.

La femme : - Ils vont mourir quand ? Demain ?

La danseuse : *En riant presque - Non plus tard, bien plus tard, quand tu seras grande, tu auras déjà des enfants et moi, je serai une mamie, la mamie de tes enfants, je serai vieille moi-aussi. Tout en se retournant lentement vers la femme. Tout le monde meurt. Moi aussi, je vais mourir.*

Un temps. La femme a l'air interloqué et effrayé. Elle touche la poitrine de la danseuse de la main, puis elle prend un ton assuré, comme lorsqu'on s'adresse à quelqu'un qui commet une erreur.

La femme : Non, pas toi.

La lumière s'éteint.



6

La scène s'éclaire. Des danseurs reprennent des gestes déjà dansés auparavant, enrichissent leur chorégraphie et l'allongent dans le temps. Ils dansent en silence.

La femme : - *D'un air rageur et moqueur* Ha ! Vous êtes encore là ? *Elle rit presque, comme prise d'ivresse.* Vous feriez mieux de rentrer chez vous. Pendant qu'il est encore temps. Parce que le temps, vous n'en avez pas beaucoup. *Un peu plus calme et déterminé.* Vous en avez de moins en moins. Le temps nous mange. Le temps nous ronge, le temps nous meurt. C'est l'Ogre. C'est lui, la grande mort. On l'oublie, on se le rappelle. Le temps nous mange, le temps nous ronge, le temps nous meurt. *Un temps.* D'accord, d'accord, vous êtes là. Le camion ne vous pas écrasés sur le périphérique, en venant ici. Mais il y a eu d'autres fois. Vous vous rappelez. La grande frayeur avant le crash. Et puis il faudra rentrer. *Elle tape le poing dans sa main.* Il faudra reprendre le volant. *Doucereusement.* Et puis, la maladie vous ronge peut-être sans que vous le sachiez. Elle en grignote nécessairement certains d'entre vous, qui êtes là assis dans votre fauteuil. *Elle crie.* Vous êtes en train de crever. Vous savez que vous allez mourir. La tumeur grossit, invite ses amis. Le cancer s'installe, le cancer s'épanche. *Elle s'arrête subitement et regarde ailleurs, comme en cherchant dans le public.* Ne riez pas les autres. Vous n'êtes pas saufs. Vous n'êtes pas épargnés. Le cancer est peut-être déjà installé. Il prend du terrain, il prend son terrain, il prend votre terrain. Et vous mourez sans le savoir. Sans le savoir encore. Mais vous le saurez bientôt. *Elle lève les bras et les baisse rapidement. En secouant la tête.* Et il n'y a aucun dispensé. Non, aucun dispensé ! Vous mourez tous. Oui, tous ! Nous sommes tous des mourants. Nous avançons chaque instant vers l'Ogresse et son arme la plus redoutable, la plus implacable le temps.

La lumière s'éteint tout de suite. On entend une musique forte dans le noir. La femme quitte la scène à ce moment.



La lumière s'allume brutalement et les danseurs reprennent la danse de la scène 6 en musique. Lorsque la musique s'achève, les danseurs terminent leur geste et quittent la scène. La lumière s'éteint doucement.

La scène s'éclaire avec la femme au milieu de la scène, les bras ballants. Deux chaises sont derrière elle: une grande chaise et une petite chaise d'enfant. Ces deux chaises nous font face. Elle se retourne lentement vers les spectateurs, les regarde puis se retourne vers les deux chaises qu'elle regarde longuement et elle s'assoit sur la grande chaise, la tête entre les mains et les coudes appuyés sur les genoux. Des coulisses, on entend appeler.

La danseuse : - Maman... *Avec insistance et agacement.* Maman... Maman, je veux voir Marlow !

La danseuse arrive. Elle s'assoit sur la petite chaise.

La danseuse : - Je veux voir Marlow.

La femme : - Marlow est mort.

La danseuse: - Mais il est où ?

La femme : - On ne peut plus le voir.

La danseuse: - Ah, je sais ! Il est dans le ciel.

La femme : - Non ! Enfin on ne sait pas. Papa l'a emmené chez le vétérinaire qui lui a fait une piqûre. Pour le faire mourir. Il ne souffre plus. Maintenant ce n'est plus douloureux pour lui.

La danseuse: Alors, il est chez le vétérinaire.

La femme : - Non, il est mort et, comme tous les morts, leurs corps disparaissent. On les brûle ou on les met au cimetière.

La danseuse: Ah oui ! Le cimetière...

La femme : *Presque pour elle-même* - Les êtres meurent. Les plantes, les animaux, les gens. Tout le monde meurt. Quand on est vieux, on meurt. Et Marlow avait vécu une longue vie.

La danseuse: - Alors Papi et Mamie aussi vont mourir ?

La femme : - Bah ...oui, aussi.

La danseuse: - Ils vont mourir quand ? Demain ?

La femme : *En riant presque* - Non plus tard, bien plus tard, quand tu seras grande, tu auras déjà des enfants et moi, je serai une mamie, la mamie de tes enfants, je serai vieille moi-aussi. *Tout en se retournant lentement vers la danseuse.* Tout le monde meurt. Moi aussi je vais mourir.

Un temps. La danseuse a l'air interloqué et effrayé. Elle touche la poitrine de la femme de la main, puis elle prend un ton assuré, comme lorsqu'on s'adresse à quelqu'un qui commet une erreur.

La danseuse : Non, pas toi.

La femme prend la main de la danseuse dans ses mains et la garde sur ses lèvres. La lumière s'éteint.



La femme est assise à sa table sur laquelle sont rangés ses papiers.

La femme : *Comme si elle répondait à quelqu'un, sans être sûre de ses réponses. Pourquoi ? Pour continuer l'analyse ? Pour ne pas vivre gratuitement et bêtement ? Elle regarde de côté vers le sol. Marlow, Marlow ! Quel est ton secret ? Marlow, Marlow ! Comment es-tu mort, as-tu eu peur ? Je ne sais pas où sont tes chiots. Mais non ! Tu n'en as jamais eu. Je ne t'ai jamais fait saillir. C'est bête, non ! Son regard revient sur le public. Pourquoi ? Je ne sais pas trop... Pourtant je continue. Un temps. Je tâtonne. Un temps. La vie.*

Elle marche, quitte la scène en nous tournant le dos, vers le fond et trébuche. Elle tombe, se relève et continue d'un pas mal assuré.

La lumière s'éteint.



La scène est vide, plus de table, ni de chaise. Un danseur très grand et très costaud traverse la scène. Un pistolet se trouve par terre. Le danseur le prend quand il arrive à côté. Il le regarde. Puis il se baisse, repose l'arme par terre et quitte la scène.

Illustrations

dans l'ordre :

Le théâtre toqué, 2004, collages et encre, 50x70cm
Caveman, 2008, collages et encre, 30x60cm
Americanos, 2008, collages et encre, 30x30cm
Ma tribu, 2008, collages et encre, 25x60cm
détail 1 *Ma tribu*, 2008, collages et encre, 25x60cm
détail 2 *Ma tribu*, 2008, collages et encre, 25x60cm
Roy, 2008, collages et encre, 30x30cm
A la mer, 2008, collages et encre, 50x70cm
Exil, 2011, collages et encre, 20x20cm
détail 1 *A la mer*, 2008, collages et encre, 50x70cm
Imagine, 2007, collages et encre, 20x20cm

Texte écrit en 2008

Cette version illustrée date de juillet 2012. Elle est mise à disposition selon les termes de la [Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 France](#).

Contacts :

illustratrice : bosiochristel@gmail.com
auteure : contact@sandracadiou.com